

J-B. DURRAULT



**LA GEISHA**  
ET LE CASSEUR DE TIRELIRE

IS EDITION

© 2014 – IS Edition  
Marseille Innovation. 37 rue Guibal  
13003 MARSEILLE  
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-061-1  
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-062-8

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli  
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty  
Illustrations de couverture : © Takayuki – Tony Bowler

Collection « Sueurs glaciales »  
Directeur : Harald Bénoliel

## **Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition  
Twitter.com/is\_edition  
Google.com/+is-edition

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

JEAN-BERNARD DURRAULT

**LA GEISHA**  
**ET LE CASSEUR DE TIRELIRE**

ISEDITION

*« L'homme qui naît en France  
est affranchi de ses chaînes. »*

Louis X le Hutin,  
Roi de France (1289-1316).

À Hugues, mon beau-père, qui nous regarde  
de là-haut avec bienveillance.

À Phil, à François, qui désormais chevauchent  
leurs motos dans les nuages.

# Prologue

*Dans l'illusion de quiétude d'une chambre de bonne, un amant de passage avait injecté quelques gouttes de plaisir sans amour et sans désir dans un corps blasé, usé prématurément.*

*Un bébé en avait été conçu brièvement.*

*Neuf mois plus tard, il fallut bien lui donner un nom...*

*Le nourrisson s'appellerait Jason.*

# Chapitre 1

Le bruit du casier métallique refermé avec conviction sembla réveiller tout le monde dans le bureau vieillot.

Le fonctionnaire zélé déposa un bac en plastique sur le comptoir, bousculant ainsi la liasse de papiers s'y trouvant déjà. Il toisa, quelque peu méprisant, l'homme qui se trouvait de l'autre côté de la banque... Celui-ci lui retourna le regard vide, sans émotion, d'un homme qui a l'habitude de se taire.

Il commença à énumérer un inventaire à la Prévert : une chaîne métal jaune, une chevalière métal jaune, un portefeuille cuir noir, des papiers d'identité, une photographie de femme, un briquet métal jaune siglé Dupont, un stylo noir Mont Blanc, etc.

« Signez en bas de la feuille après avoir ajouté *sans observation* », intima l'uniforme à son interlocuteur, qui s'exécuta avant de réintégrer ses bijoux et objets personnels.

Celui qui avait voué sa vie à border celle des autres lui fit alors signer plusieurs papiers et lui roula son index dans l'encre pour en apposer l'empreinte en bas du document : la levée d'écrou était faite.

« Voilà Bossavie, vous êtes libre ! À bientôt ! » se crut-il obligé d'ajouter, narquois.

Celui à qui il s'adressait le regarda d'un œil mauvais et étouffa rapidement l'envie de faire remarquer au greffier en chef – dans son uniforme aussi étroit et jauni que lui – qu'il avait pour sa part

pris « perpète », du moins jusqu'à sa retraite... Toutes ces considérations se traduisirent par un sourire poli et impersonnel.

Enfin libre, accompagné d'un gardien, l'ex-détenu se dirigea vers le couloir encombré.

- Allez, fais attention à toi Jason, lui dit le maton bienveillant.
- Pas de souci Marius, ne t'inquiète pas.

Marius était un homme bon. Fils d'ostréiculteur, il avait été élevé dans les parcs à huîtres mais le moment venu, il n'avait pas souhaité prendre la suite de son père. Il avait jeté son dévolu sur l'administration et, ne souhaitant pas quitter son île, l'un des choix qui s'offraient à lui concernait l'administration pénitentiaire. Le concours passé avec succès, il s'était retrouvé en purgatoire durant cinq années à Fresnes, comme jeune gardien ; bien noté, il avait ensuite pu rejoindre son affectation de prédilection à la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré. Il avait alors fondé sa famille en épousant une femme du pays et en lui faisant des enfants. Ils avaient aussi acheté une petite maison avec un gros crédit.

Un vieux maton ce Marius, trapu, rond et humain. Il en avait vu passer des tonnes de salopards et de gars bien, mais il les traitait tous de la même façon. Il était l'un des rares surveillants à accomplir son travail avec conviction : sûrement une exception dans ce monde déshumanisé. Il s'était pris d'affection pour Jason et lui avait donné sans ambages, durant ces années, ce dont il avait le plus besoin : un peu d'humanité.

- Tu sais, reprit-il, dans ton business, depuis que tu es parti, d'autres ont dû prendre ta place, fais gaffe !

- Qui te dit que je vais revenir ? demanda Jason avec un sourire apaisant. Fini pour moi tout ça, je n'ai plus l'âge, tu vois... Je vais me ranger.

L'autre ne lui adressa qu'un sourire entendu. C'était presque faire insulte à son métier et à son intelligence que de croire à une



réinsertion possible pour un type comme Jason Bossavie. Marius ne connaissait que trop bien ce milieu, comme s'il en avait fait partie dans une autre vie. Non, en réalité, il en avait fait partie dans *cette* vie, toujours attentif qu'il était aux attitudes et à la place naturelle qu'occupaient ces caïds dès leur entrée en prison. Les gardiens s'en servaient pour faire la médiation entre les quelques excités et l'administration ; en échange, une cécité bienveillante frappait ces mêmes gardiens, lors des parloirs notamment...

Jason avait arrondi pas mal d'angles imprimés dans les âmes par les rudesses de la vie carcérale.

Suivant ce qu'avait observé Marius durant une vie entière, ces caïds revenaient pour la grande majorité entre quatre murs... s'ils avaient échappé miraculeusement à un retour brutal vers la « maison mère ».

« *Un retour brutal vers la maison mère* » : une expression imagée du vieux maton, qui illustre la mort violente qui se trouvait très fréquemment sur le chemin des malfrats d'envergure. Marius le répétait à qui voulait l'entendre : la nature a horreur du vide !

Ils avaient cheminé jusqu'à la sortie, cette sortie si virtuelle pour Jason ces huit dernières années. Vieille de quelques siècles, la lourde porte de la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré s'ouvrit, rendant à l'extérieur et à la vie un individu sortant de son sarcophage de béton. Une nouvelle naissance.

Ils se serrèrent la main mais ce geste, contre nature en prison, ressemblait à la caresse d'un dogue sur un chaton.

\* \* \* \* \*

Quelle importance que la vie n'ait pas tout à fait rempli son rôle concernant Jason ? Il était fermement résolu à tourner une page.

Difficile sans le socle structurant de l'enfance.

Dans l'illusion de quiétude et de discrétion d'une chambre de bonne, un amant de passage avait injecté quelques gouttes de plaisir sans amour et sans désir dans un corps blasé et usé prématurément. Un bébé en avait été conçu brièvement et neuf mois plus tard, il fallut bien lui donner un nom. La femme que d'aucuns appelleraient sa mère n'avait fait que le mettre au monde : perdue dans ses propres souffrances, elle n'avait pas mesuré la grandeur de l'instant. Totalement dépourvue d'instinct maternel, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle devait faire et ne pensait qu'à retrouver sa ligne pour reprendre son travail. Puisqu'il fallait le prénommer, elle l'avait fait au hasard, en référence à une affiche de cinéma qu'elle avait vue dans la rue, vantant la sortie d'un film où il était question de la conquête d'une « Toison d'Or ». Les couleurs de l'affiche étaient belles : le nourrisson s'appellerait donc Jason.

Et puis, il avait grandi là, posé comme un objet près du poêle à charbon l'hiver ou de la table de cuisine l'été, chez la mère de sa mère. La vieille ne lui avait pas prodigué d'amour plus que de besoin mais le petit Jason, devenu adulte, se rappelait qu'il avait aimé celle qu'il appelait « mamie ». Nul ne sait pourquoi, mais la nature est ainsi faite qu'elle oriente nos sentiments vers des personnes qui ne disposent, à priori, d'aucun capital sympathie... Ah ! la nature !

Quant à sa mère – sa génitrice –, l'avait-il aimée ? Grande question existentielle... Quelle importance ?

Et elle, pourquoi n'était-elle presque jamais venue le voir ?

Pourquoi ne l'avait-elle jamais embrassé ?

Le printemps essayait de repousser avec opiniâtreté les limites du crépuscule et les jours allongeaient. L'hiver avait été long et rude, bien qu'il ne l'ait vu qu'à travers des barreaux. Ainsi, la renaissance était partout.

À peine franchie la lourde porte qui marquait la frontière entre la vie et la mort, l'ennui et la dignité, le désespoir et les projets, il le vit.

L'homme était de taille moyenne, élégamment vêtu. Il arborait un chapeau qui cachait en partie une coiffure ordonnée poivre et sel. De belles moustaches fines et soignées lui donnaient cet air débonnaire et jovial longtemps affecté aux Méridionaux. Il attendait patiemment au pied de sa voiture – une puissante et luxueuse Jaguar bleu acier. Jason se dirigea prestement vers lui. Heureux.

Après ce regard profond qu'ils échangèrent lorsqu'ils furent à un mètre l'un de l'autre, ils s'étreignirent sans un mot. Leur accolade dura un certain temps : huit ans qu'ils ne s'étaient pas vus !

– Jaz tu as encore grandi et tu as fait du muscle ! lui lança l'homme, considérant la carcasse de son ami qui le dépassait d'une bonne tête.

– Oui mon Jacques, j'ai bougé la fonte durant ce temps. Il n'y avait que ça à faire, pas le droit de travailler moi : DPS<sup>1</sup> ! Mais toi, tu as mis un peu de blanc dans ta bacchante !

– Allez viens, on a encore de la route jusqu'à Bordeaux, répondit l'autre tout sourire.

---

1. *Quelque deux cents détenus ont le statut de DPS – « Détenu Particulièrement Signalé ». Lorsque c'est le cas, leurs déplacements au sein d'un établissement sont limités, leur surveillance accrue. Enfin, ils ont interdiction de travailler et, normalement, changent souvent de prison. Ce statut est appliqué soit en raison de la personnalité – fichier du grand banditisme, susceptible d'être aidé pour une évasion, actes politiques –, soit en raison du comportement en détention – personne violente, ayant participé à des émeutes ou mobilisations collectives. Ces détenus peuvent être placés en détention normale ou en quartier d'isolement (QI), ce dernier étant soumis à un régime de vie plus strict.*

Jason prit place sur le cuir champagne de la belle Anglaise tandis que le six cylindres s'ébrouait.

La route défilait et ils restaient silencieux. Ils savaient l'un comme l'autre qu'après cette longue période d'isolement, les mots n'allaient pas arriver naturellement. Ils connaissaient tous les deux les vicissitudes de la vie carcérale et n'avaient rien à s'apprendre mutuellement. Et puis, le mutisme était une seconde nature chez les voyous.

La voiture filait comme un tapis volant et Jason reconnaissait parfois des paysages, des routes. La nuit commençait à tomber et une pluie fine s'était invitée dans le paysage, faisant danser de multiples reflets sur les trottoirs de la ville qui s'annonçait maintenant. La circulation se faisait de plus en plus dense aux abords de Bordeaux. Jason constata qu'en huit ans, le nombre de voitures avait plus que doublé, le trafic devenait infernal.

Jacques Calandreau – dit « Jacky l'Élégant » en raison du soin extrême qu'il portait à sa personne – conduisait prudemment : il n'était pas question pour lui d'avoir une quelconque contravention pour excès de vitesse. Non qu'il ne puisse la payer, mais laisser des traces d'un passage où que ce soit le gênait viscéralement.

Jacques et Jason étaient des amis d'enfance, des amis d'infortune, de ceux qui ne souffrent aucun dilemme, aucune faille dans leur relation. Une amitié fusionnelle, certainement de celles qui ne se décident pas mais se vivent par-devers toutes les embûches de la vie. Ils étaient originaires du même quartier et avaient grandi sur les mêmes trottoirs de la Bastide, sur la rive droite à Bordeaux. Ils s'étaient cachés mutuellement leur malheur, leur désespoir sans que personne ne soit dupe. Ensemble, ils s'étaient rebellés contre ce système qui les broyait lentement mais si sûrement. Ensemble, ils avaient gravi les marches qui conduisent à la grande délinquance, à la prison et à

la vie facile et ensemble, ils avaient bâti leur empire sur des tas d'ordures.

– Comment vont les affaires ?

La ville avait rendu Jason plus disert, à moins que ce ne soit le temps.

– Ça va. On a eu quelques alertes... des types venus d'on ne sait où et qui voulaient chasser sur mes terres, mais tout est réglé ! l'informa Jacques avec un sourire qui laissait transparaître encore de la cruauté. J'ai toutes les machines à sous sur Bordeaux et sa banlieue, je suis associé avec un copain pour la dope – tu sais, le grand Jo-le-Grec. J'ai racheté deux bars américains en plus du mien. Oui, tout va bien. Après ton affaire, les flics sont venus tourner un peu près, mais tout s'est calmé assez vite.

– Renaud Kowalski est toujours là ?

– Oui, toujours au Groupe de Répression du Banditisme du SRPJ de Bordeaux. Il a même pris du galon depuis ton affaire : il est commandant maintenant !

Jason siffla, faussement admiratif.

– Il peut me remercier alors ! ironisa-t-il.

– Mouais, sûrement, répondit Jacques, amer. Je t'ai trouvé un appartement à Bordeaux en attendant que tu te refasses. Il n'est pas très grand mais c'est assez « standing ». Évidemment, tout est pour moi.

Jason hocha simplement la tête.

Dans le Milieu, quelqu'un qui sortait de prison était aussitôt pris en main. Il ne manquait de rien, la dette restait morale. Il y avait de l'honneur chez ces voyous-là.

La puissante Jaguar se faufilait maintenant dans les rues de Bordeaux en direction du quartier favorisé de Caudéran. De belles demeures en pierres du XVIIIe siècle étaient alignées le long des rues et offraient à la vue leurs portails en fer forgé, tous plus majestueux les uns que les autres. Jacques actionna une

télécommande et la porte blanche dévoila l'intérieur d'un garage où la voiture se gara lentement. La pièce était immense, parfaitement rangée et éclairée par des spots puissants. Le sol était carrelé et pas un grain de poussière ne squattait l'endroit.

Ils descendirent et Jason suivit son hôte dans un vestibule attendant où les deux hommes se débarrassèrent de leurs manteaux.

« Lily va être folle de joie de te voir ! » lança Jacques ravi.

Et Lily fut folle de joie !

Une belle femme cette Lily, si belle lorsqu'elle se jeta au cou de Jason dans une joie non feinte. Maintenant au début de la cinquantaine, Lily avait été, jadis, la première « gagnuse » de Jacques. Elle était tombée amoureuse de lui à dix-huit ans et depuis, ils ne s'étaient plus quittés, si l'on excepte les périodes de « vacances forcées » de son homme intervenues sporadiquement. Une vraie femme de voyou cette Lily, obéissante, disponible, sexy et... muette. Cela faisait des années qu'ils se connaissaient avec Jason, mais il ne s'était jamais rien passé malgré le physique si avantageux de Bossavie, qui ne laissait aucune femme indifférente.

Liliane Calendreau était la preuve vivante que même une ancienne hétaïre pouvait être fidèle à un seul homme dans le privé ! Il y avait des années que la belle avait quitté ses activités lubriques pour se consacrer à l'homme qui l'avait épousée et à ses activités « commerciales ».

Le bruit caractéristique d'un bouchon expulsé vigoureusement vint rompre les banalités et le champagne remplit les trois coupes que Jacques avait fait jaillir d'un buffet.

– Bienvenue Jason ! Tu es de retour dans le monde des vivants, je suis content.

– Merci Jacques, moi aussi je suis content de vous retrouver tous les deux.

– Tu dois avoir faim, lança Lily.

C'était plus une affirmation qu'une question.

Le repas était prêt. C'est au cours de celui-ci qu'enfin les mots arrivèrent. Jason raconta la prison, son isolement, les matons, les magouilles pour survivre et son statut de caïd reconnu aussitôt parmi ses codétenus. Il arbitrait les conflits internes et, souvent, faisait le tampon entre quelques récalcitrants et l'administration, laquelle lui renvoyait discrètement l'ascenseur dès qu'elle le pouvait.

Jacques lui, parla de ses affaires, à demi-mot parfois, mais suffisamment clairement pour que Jason comprenne.

– Je vais te montrer ton appartement, il est à deux pas d'ici. Voici les clefs ; tu le gardes tant que tu veux.

– Merci, Jacquot.

Intégré dans un immeuble de standing, l'appartement était effectivement proche du domicile de son ami. Meublé avec goût – voire une certaine recherche – le T3 était très confortable : rien ne manquait dans l'équipement et le mobilier était haut de gamme.

– Viens, intima Jacques.

Ils prirent l'ascenseur pour descendre en sous-sol, dans les garages. Devant le box marqué du numéro de l'appartement, l'intéressé fit basculer la porte métallique, découvrant une superbe voiture.

« Je ne m'en sers plus trop : elle est à toi pour te déplacer si tu veux, ne te gêne pas. Je l'avais offerte à Lily mais elle ne l'utilise jamais. »

Jason lorgna vers la Porsche Carrera anthracite de toute beauté avec un sourire. Il avait toujours aimé les belles voitures. Il tapota l'épaule de son ami : pas besoin de mots.

« Allez viens, dit Jacques en claquant le panneau basculant. Je vais te montrer ma dernière acquisition. »

Ils eurent tôt fait de gagner les quais de Bordeaux. L'établissement de nuit trônait quai Louis XVIII, non loin de l'esplanade des Quinconces. Une enseigne mauve en tubes néon – « Les caprices de Circé » – éclairait le trottoir d'une lueur blafarde. Même cette lumière se voulait discrète.

Le portier noir salua avec obséquiosité :

- Bonsoir, Monsieur Jacques.
- Bonsoir Omar, tout va bien ?
- Oui Monsieur, tout est calme. Fréquentation moyenne ce soir, mais il est encore tôt.

La salle de bar était à dominance violette. Le comptoir, les alcôves – aménagées en arc de cercle, masquant des tables basses et des sièges à l'avenant – et la piste baignaient dans la même lumière diffuse. La serveuse salua son patron avec déférence, lui adressant un sourire à damner un saint.

Ils prirent place dans l'alcôve la plus large et, claquant des doigts, Jacques commanda du champagne.

– Tu vois, j'ai acheté ça il y a trois ans. J'ai dû faire beaucoup de travaux... L'établissement avait en partie brûlé, expliqua-t-il dans un sourire béat et ironique en se vautrant dans son siège.

– Joli nom.

– Oui. Circé, dans la mythologie grecque, est une magicienne très puissante, experte en poisons et autres philtres... J'ai trouvé ça marrant.

Peu de clients en effet : des hommes – seuls pour la grande majorité – qui conversaient avec des entraîneuses au bar ou en table. Un bar américain dans toute sa splendeur, où les filles étaient rémunérées au bouchon à l'exception de toute autre prestation qui aurait dégradé la réputation de l'établissement.

– Que penses-tu des filles ?

– Elles sont superbes, répondit Jason un peu trop vite.



Dans un sourire entendu, Jacques ajouta :

– C'est dur de trouver du personnel sérieux. J'en ai viré pas mal avant de trouver celles-là. Les filles, elles doivent juste allumer le client, lui faire miroiter les choses : c'est comme ça qu'il fait le beau et paie tout ce qu'on veut. S'il conclut ce qu'il vient chercher, il ne paie plus.

Une heure et une bouteille de champagne plus tard, Jason commença à montrer des signes de fatigue. Depuis quelque temps, il ne cachait plus ses regards vers l'une des entraîneuses d'une beauté parfaite : de longs cheveux noirs, le teint mat, des formes sculpturales... Une Latino.

« Elle est belle, hein ? Elle vient de Colombie et ça fait six mois qu'elle travaille là. Elle s'appelle Conception. Bon, tu veux sûrement rentrer ? »

Jason acquiesça d'un signe de tête en se levant. Le personnel les salua, toujours aussi poliment. Jacques s'approcha de la jeune entraîneuse colombienne et lui parla à l'oreille tout en lui glissant un billet dans le décolleté. L'autre lui sourit, découvrant des dents d'une blancheur éclatante.

Une fois parcouru le chemin du retour, les deux hommes se saluèrent devant l'appartement de Jason.

« Bonne nuit fiston ! » lui souhaita Jacques en le regardant composer le code d'entrée.

Jason claqua la porte de l'appartement et se laissa aller dans une profonde inspiration. Libre ! Il était libre depuis peu et cela lui demandait encore de l'imagination.

Avec gourmandise, il prit une douche et y resta le temps qu'il voulut cette fois, loin du bruit des douches collectives, loin de la surveillance des matons.

À peine sorti, il entendit frapper à la porte. Un petit coup discret, presque timide. Il ouvrit en peignoir.

« Bonsoir, je m'appelle Conception » se présenta la superbe brune en souriant.

Jason lui rendit son sourire et s'écarta pour la laisser entrer.

Libre, il était libre !

## Chapitre 2

Il régnait un drôle de désordre à Castéja, dans les locaux du SRPJ.

Au Groupe de Répression du Banditisme – les « antigangs de province » comme on se plaisait à les nommer à la capitale –, le chef de service – le commandant Kowalski – avait réuni ses ouailles.

Le regard mauvais, la stature imposante, un cou de taureau, un teint rougeaud et un regard de fouine mal caché par des lunettes rondes cerclées paraissant trop petites, l'intéressé avait du mal à passer pour un type bien, un type poli avec de bonnes manières et bien inséré dans la société. Son truc à lui, c'était la chasse, mais pas n'importe laquelle : pas celle qui consistait à massacrer quelques volatiles sortis la veille de leur cage ; pas celle non plus qui consistait à refaire le monde devant un barbecue, les fusils cassés et les foies bientôt fracassés, non... sa guerre à lui, c'était contre les « beaux mecs », les gros voyous. Une passion, un sacerdoce !

Le sujet de la réunion du jour était simple :

« Messieurs, un gros client a été libéré hier : Jason Bossavie. »

Après un coup d'œil circulaire, il poursuivit devant ses mulets déjà conquis par le challenge pas encore énoncé.

« Là, on a du lourd : c'est un braqueur de haute volée et il ne va pas tarder à remettre le couvert... Le temps pour lui de réunir

une équipe et on aura des ennuis au niveau bancaire. Il ne faudra pas faire d'erreur ! C'est moi qui l'ai serré il y a huit ans pour un braquage sanglant, mais on n'a pas pu le lui mettre sur le dos. Je vous laisse vous imprégner de son pedigree... Il me faut une surveillance constante sur lui. Cette fois-ci, je le veux en « flag »<sup>2</sup> ! C'est un « beau mec » et on va se le faire comme un « beau mec » ! Au boulot messieurs ! »

Aussitôt dit aussitôt fait : la cible était désormais définie et le personnel du GRB de Bordeaux allait passer jour et nuit dans l'intimité du voyou, attendant patiemment la faute.

\* \* \* \* \*

Le soleil brillait quand Jason s'étira dans son lit. Il n'avait trouvé le sommeil qu'au petit matin : Conception avait un tempérament de feu !

Prolongeant le plaisir, ils avaient pris une douche commune avant de se quitter sur le palier et peu après, la puissante Porsche franchissait les grilles extérieures du parking souterrain dans un bruit rageur.

Jacques l'attendait, le café brûlant aussi. Après quelques mots banals, Jacques se leva pour se rendre dans son bureau d'où il revint peu après, une enveloppe à la main.

« Tiens, c'est ta part... ce que j'ai récupéré pour toi de ta dernière affaire. »

L'enveloppe était relativement épaisse et les grosses coupures serrées. Il y avait là de quoi vivre un certain temps très confortablement.

Jason empocha prestement l'enveloppe avec un vague merci. Il était persuadé que cet argent lui revenait et dans son esprit, il ne récupérait que son dû.

---

2. *Flagrant délit.*

Jacques devint grave.

– Tu sais, après ton arrestation – comme tu t’en doutes –, on a cherché à savoir qui t’avait balancé.

– Oui, j’ai toujours pensé qu’il y avait eu un problème...

– Viens, lui intima l’Élégant.

Ils sortirent et montèrent dans la Porsche. Jacques avait pris le volant et ils furent rapidement sur les quais. Ils s’engagèrent dans ce qui devait être, il y a encore peu de temps, un chantier. Jason s’émerveilla.

– Ils ont construit une passerelle à Bacalan ?

– Cette passerelle a mis deux ans pour voir le jour ; elle dessert tous les services portuaires et pallie au vieux pont roulant que tu as connu et qui menaçait de s’effondrer.

– Super, bel ouvrage mais pourquoi m’amènes-tu là ?

– Quand tu es tombé avec une partie de l’équipe, on a tout de suite pensé que les flics étaient trop bien renseignés. On a mené notre enquête... Tu sais, le petit maghrébin, le Ben Kassem ?

– Oui, ils ne l’ont pas eu lui, je sais.

– Si, ils l’ont eu, rétorqua gravement Jacques. À l’époque, poursuivit-il, il était avec une fille qui avait le SIDA en phase terminale. Il voulait absolument lui tenir la main le dernier jour, alors ils lui ont mis le marché entre les mains. Il a été le premier à se faire serrer et il vous a balancés pour pouvoir rester avec la frangine en question.

– Tu es sûr ?

– Oui. On l’a descendu à la cave et il a tout raconté comme je te le dis.

Jason avait les mâchoires serrées d’un homme en colère. Huit années à cause d’un demi-sel !

– Tu vois cette pile de béton, la deuxième sous la passerelle ?

– Oui.

– Ton ami est là, coulé dedans...

Jason lui retourna un visage dont les traits s'étaient subitement durcis. Ils échangèrent un regard froid d'où suintait une violence implacable. Ils restèrent muets l'un et l'autre, désormais liés par un lourd secret.

## Chapitre 3

Nerveux, l'homme qui s'affairait derrière son bureau semblait vouloir faire toujours plusieurs choses à la fois. Une bonne vingtaine d'années d'expérience n'avait calmé ni sa fougue ni sa vivacité. Cette motivation et cette surprésence avaient fait de lui un fleuron de la Police nationale.

Commissaire très jeune, il avait gravi un à un les échelons jusqu'à ce qui devait être son dernier poste opérationnel avant sa mise au placard par les élites des grands états-majors parisiens. Il le savait, le commissaire divisionnaire Pierre Lalanne, et il voulait profiter jusqu'à la dernière minute de ce qui avait fait sa vie : la chasse aux voyous d'envergure.

Bordelais d'adoption, il avait accepté ce poste de patron du SRPJ de Bordeaux alors que sa carrière était à son zénith. Des malfrats, des gros poissons, il en avait fait tomber, oui ; mais il en voulait encore plus... Il voulait encore cette adrénaline et était prêt à tout pour voir un caïd monter les marches du bureau menottes aux poignets.

Kowalski étira sa grande carcasse avachie dans le fauteuil visiteur. Il était au rapport devant son supérieur, son « taulier » comme il l'appelait.

- On s'est mis sur Bossavie, patron.

– Bien ! Jaz-la-Tombe, on va le « crever » ce salaud ! Il va replonger, c'est sûr : il ne peut pas rester sans ressources et ce n'est pas le genre à trouver du boulot !

Kowalski grommela :

– On est un peu juste en effectif, patron, et c'est un gros morceau, la Tombe.

– Pas de souci, vous allez avoir du renfort. Il y a ce capitaine de police qui nous vient direct de l'antigang du « 36 », à Paris. C'est un type brillant, qui a fait tomber les frères Kallouch et pas mal d'autres. Je vous l'affecte sans tarder.

– OK, merci patron ! On ne sera pas de trop si – comme je le crois – Jaz remonte une équipe.

\* \* \* \* \*

Jean-Pierre Gramond serrait des mains à tout va ce matin-là. Le nouveau capitaine de police rejoignait le service dirigé par Kowalski et ce dernier voyait cela d'un bon œil, eu égard au pedigree de son collègue.

Sec, nerveux, le regard incisif, le torse musclé, le nouveau ne donnait pas l'impression d'être un novice, et il ne l'était pas. La cinquantaine bien pesée qu'il affichait en était le gage.

La tournée de café du matin s'éternisait pour faire connaissance et l'homme bénéficiait d'une certaine reconnaissance – tacite – de la part de ses collègues.

Très vite néanmoins, il se retrouva dans l'ancre de son supérieur pour évoquer les objectifs définis.

Chacun d'un côté du bureau de Kowalski, les deux hommes ne s'embarrassèrent pas d'un protocole inutile.

– Bienvenue à bord, camarade !

– Merci.



– Bon, je vais te parler de notre job principal actuel. Tu seras pleinement engagé dans cette affaire qui préoccupe le patron – à juste titre me semble-t-il.

Ponctuant son discours, il lui tendit une fiche imprimée comportant plusieurs photographies d'un même individu de face, de profil et en pied : une circulaire de diffusion de la Direction centrale de la Police judiciaire.

L'autre s'en empara et l'examina. Il lut tout haut :

– Jason Bossavie, siffla-t-il, dit « Jaz-la-Tombe », né le... fils de... dernier domicile déclaré : un vague hôtel à Bordeaux... Pas de femme, pas d'enfant, pas de famille, aucune attache connue... C'est un « beau mec » que tu as là, un sacré client !

– Mieux que ça ! Il est sorti avant-hier de la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, où il a purgé huit ans pour braquage. C'est nous qui l'avons fait tomber mais on aurait pu faire mieux. Tu vois son surnom, « la Tombe » ? C'est pas pour les gars qu'il aurait pu faire passer de l'autre côté, non... c'est parce qu'il ne dit rien ce type. Une fois qu'il est arrêté, il ne consent qu'à te donner son nom et sa date de naissance. S'il te donne l'heure, vérifie qu'il ne t'a pas volé ta montre ! Bon, je vais t'en parler un peu plus. C'est là dessus qu'on va rester tant qu'il faudra, pour le remettre à l'abri.

Fin 2002, sur la région bordelaise, nous avons été saisis sur une série de braquages de banques commis par des malfaiteurs chevronnés, expliqua Kowalski à son interlocuteur. Quatre établissements – des succursales importantes – ont été rançonnés par des types déterminés et très professionnels. Gros butins, travail propre, équipe de quatre individus encagoulés dont le chef de bande était assez grand et athlétique. On a travaillé dessus durant plusieurs mois sans grand résultat. Un jour, un de nos gars a récolté un renseignement qu'une « balance » lui avait confié : un certain Amar Ben Kassem ferait partie de cette équipe. Bien qu'en pleine ascension semble-t-il, ce type était un

dealer et n'était connu que pour des délits mineurs, rien de bien passionnant. Personnellement, vu le degré de professionnalisme de l'équipe, je n'y ai pas cru. On s'est mis derrière lui quand même car nous n'avions rien d'autre. Finalement, on a fini par acquérir la conviction qu'il faisait bien partie de la bande en question. On a réussi, grâce à lui, à identifier une équipe qui était restée en sommeil depuis quelque temps. Au centre de cette organisation : Jason Bossavie, un dur un peu atypique dans le Milieu. C'est un solitaire qui a *a priori* abandonné ses activités de trafic du début pour se consacrer uniquement aux braquages de banques. Comme tu sais, on appelle ça un « sportif ». Nombreuses condamnations pour agressions, racket, braquages. Bossavie est inscrit au fichier spécial du grand banditisme mais ne fréquente pas assidûment le Milieu : il ne fait que s'appuyer dessus en cas de besoin. Avec grand mal, nous avons fini par identifier les complices de Bossavie et on a dû prendre pour cela pas mal de risques. Outre notre ami et Ben Kassem, on a identifié deux autres complices : Noël Piétri – dit « Nencœil-le-Corse » à cause d'un strabisme divergent marqué – et Jean-Marc Alonso – dit « Marco-le-Gitan » –, tous les deux également inscrits au fichier spécial du grand banditisme. Ce sont des durs aussi.

Kowalski faisait passer en même temps les fiches des intéressés à Gramond, qui opinait du chef en lisant leurs exploits passés.

– Et alors, comment avez-vous traité la chose ?

– Impossible de les localiser : aucune fuite, aucune erreur ; alors on a employé les grands moyens. On a travaillé sur le maillon faible, ce Ben Kassem, pas du tout de la peinture des autres. On l'a levé un matin et on a procédé sur lui à un « travail ». Cela s'est avéré assez facile : c'était un toxicomane. Il nous a balancé le coup suivant – la Société Générale de Floirac – contre son immunité. Vu les personnages concernés, cela valait le coup. Quand ils ont attaqué la banque, quinze jours plus tard, on était là. On a voulu se les faire à la sortie mais ça s'est mal

passé. Il y a eu échange de coups de feu et un employé de la banque a été tué sur le coup. C'est Piétri, le Corse, qui l'a abattu avant de tomber lui-même sous les balles d'un de mes gars, qu'il avait blessé aussi. L'attaque a été sanglante, malheureusement.

– Et les autres ?

– Ils se sont enfuis dans la confusion en braquant une voiture. On a laissé partir Ben Kassem comme c'était convenu, mais les deux autres nous ont donné du fil à retordre. On a réussi à les localiser le lendemain matin sur Bordeaux alors qu'ils prenaient le train, et on les a serrés sans casse. Malheureusement, ils s'étaient débarrassés de tout – armes, cagoules, sacs, etc. – et on a eu du mal à les raccrocher à cette affaire car il nous manquait des éléments matériels. On ne pouvait décentement pas évoquer les révélations de Ben Kassem. Néanmoins, on a « bétonné » la procédure et le juge les a mis en examen et écroués en préventive. Au procès devant la cour d'Assises, ce sont leur passé et leur réputation qui les ont fait condamner, mais il nous est resté comme un goût d'inachevé. C'est pour ça que cette fois, il ne m'échappera pas, ce Bossavie ! Je suis certain qu'il va reconstituer une équipe. Alonso est encore incarcéré : il purge une autre peine pour agression en plus de ses douze années pour ce braquage. Bossavie a également pris douze ans, mais compte tenu des remises de peine, il est sorti au bout de huit : son avocat a mis en exergue son passé militaire... Il faut dire que ce type est carrément atypique : il est couvert de médailles, c'est incroyable ! Notre homme n'a jamais travaillé – il ne connaît même pas le mot ! – et il va bien falloir qu'il mange ! Il ne faut plus le lâcher. On l'aura, notre revanche ! affirma Kowalski, excité.

Son teint était de plus en plus rouge et ses yeux injectaient de la méchanceté et de la cruauté alentour.

Gramond quitta le bureau dubitatif : il aurait préféré commencer plus tranquillement... À Paris, on lui avait dit qu'en province, il n'y avait que des vols de poules commis par des

Gitans. Il avait évidemment compris qu'il s'agissait d'une caricature, mais il ne s'attendait tout de même pas à cela.

## Quatre ans...

*Il est très rare que mamie me parle gentiment mais aujourd'hui, elle m'a parlé gentiment. D'habitude, elle ne s'adresse à moi que pour critiquer maman... Elle me prend à témoin mais moi, je ne sais pas trop ce qu'elle fait, maman. Elle vient de moins en moins me voir. Quand elle vient, elle est toujours pressée et ne reste que très peu de temps avec moi. Elle ne m'embrasse jamais... pas plus que mamie d'ailleurs.*

*Pourquoi embrasse-t-on les enfants ?*

*La maison de mamie est petite mais j'ai ma chambre à moi. Un petit lit d'où je tombe souvent la nuit, quand j'ai peur et que je fais des cauchemars...*

*L'hiver, il y a un poêle à charbon dans un coin de la cuisine. Quand mamie commande des boulets de charbon au bougnat, je dois l'aider à le ranger à la cave. Cet hiver 1960 est bien moins rude que celui de 1956, quand je suis né, mais moi j'ai souvent froid, car il n'y a pas d'eau chaude pour la toilette.*

*Maman est venue avant-hier. Elle sentait bon, elle était très belle. Elle m'a à peine regardé mais moi, je ne l'ai pas quittée des yeux. Elle n'a parlé qu'avec mamie. Je crois même qu'elle lui a donné de l'argent mais moi je suis trop petit pour m'intéresser à ça, je n'ai rien compris. Tout ce que je sais, c'est que mamie s'est disputée une fois de plus avec maman. Elle l'a traitée de « putain » et maman s'est mise en colère et a claqué la porte sans même me regarder.*

*Quand tout s'est calmé, j'ai demandé à mamie ce qu'était « une putain » : je trouvais le mot très joli. Mamie s'est alors fâchée et m'a dit de m'occuper de mes affaires.*

*Je ne vais pas à l'école : il n'y avait plus de place à la maternelle du quartier et mamie n'a pas voulu me conduire tous les jours à l'autre école, beaucoup plus loin. J'irai l'année prochaine, s'il y a de la place pour moi. Je sors peu. Il n'y a pas de copains pour jouer, ils sont tous à*

*la maternelle. Je reste seul. J'ai peu de jouets : je joue avec des morceaux de bois et des glands que mamie m'a ramassés.*

*Je mange bien mais je suis souvent malade. Parfois, j'ai la tête qui tourne et j'ai des malaises, mais mamie dit que ce sont des manières. D'ailleurs, elle n'a pas d'argent pour payer le docteur et celui-ci ne vient pas pour les enfants qui font des manières.*

## Chapitre 4

Le bureau de l'Élégant lui ressemblait : soigné, classe, ordonné, feutré. Une épaisse moquette contribuait à garder les secrets en étouffant tous les bruits.

– Alors, que comptes-tu faire maintenant, Jaz ?

Le grand Jason s'étira. Il savait que ce qu'il allait répondre à son ami d'enfance le choquerait.

– Rien.

– Comment ça « rien » ? s'étonna l'autre.

– Rien, je t'assure ! J'ai l'intention de passer en mode honnête, comme tout le monde. Je vais travailler !

– Jaz, on se connaît depuis tout jeunes, on a grandi ensemble : tu peux bien me dire ! se vexa Calendreau.

Jason sourit : il s'attendait à l'incrédulité de son ami.

– Tu sais, Jacquot, j'ai réfléchi en taule. J'en ai marre... J'ai fait le compte des années que j'ai passées derrière les barreaux, j'ai fait le bilan, et ce n'est pas gagnant cette affaire. Les mecs en vue dans le Milieu – les « caïds » comme nous appellent les flics –, leur longévité « naturelle » ne dépasse pas soixante ans pour les plus teigneux. Je n'ai pas envie de tomber sous les balles d'un jeune aux dents longues qui ne respecte plus rien.

L'Élégant n'en croyait pas ses oreilles ! Il était sûr que l'autre voulait lui faire passer un message.

– Jaz, arrête de faire le « sportif » et laisse les banques en paix... Il y a plein de trucs à faire ! Regarde : moi, j'ai des baraques<sup>3</sup> partout dans les bars de la ville. C'est tranquille et ça rapporte un max. Avec Jo-le-Grec, on a un petit réseau de cannabis et de cocaïne, et j'ai encore quelques filles sur le trottoir. Mes bars marchent bien, je suis respecté : rien ne se passe sans qu'on vienne me demander mon autorisation. Pourquoi veux-tu brusquement aller à l'usine gagner le SMIC ? Es-tu devenu fou ?

– Je sais Jacquot : tu es devenu un parrain, tu as réussi, tu es riche, tu es heureux comme ça. Mais réfléchis : ça va te mener où tout ça quand tu vieilliras ?

– Les jeunes ne se frottent pas à moi tu sais, j'ai de quoi les calmer. Il y en a un qui monte et qui a cherché à me concurrencer une fois, un certain Fouad Rezallah. Tu as dû entendre parler en taule : c'est une gloire montante du milieu bordelais... Il a fallu que je le calme dare-dare. Depuis, il a pris le large... Viens avec moi, je te donne une partie de mes activités, tu seras ton propre patron. On va s'associer Jaz, comme au bon vieux temps.

– Non Jacquot, il n'y a ni retraite ni repos pour les gens comme nous, tu le sais bien. Il y aura toujours un flic plus malin, sorti premier des écoles, qui voudra mettre le nez dans nos affaires ; et il y aura toujours un voyou qui ne respecte rien qui voudra nous piquer notre business parce qu'il est rodé. Et tu sais quoi ? Un jour, on sera trop vieux pour résister.

Calendreau était à bout d'arguments et sa profonde contrariété se voyait désormais. Elle s'affichait même clairement.

– Tu vas quitter ta famille ! tenta-t-il encore.

– Je vais en créer une autre, peut-être.

---

3. *Machines à sous, appelées aussi « bandits manchots ».*



– Quoi ? Ne me dis pas que tu vas te marier et faire des gosses aussi ?

Bossavie sourit franchement devant son ami ulcéré. Il y avait quelque chose de pathétique dans cette amitié qui fuyait de toute part comme un tuyau d'arrosage percé. Il se leva lentement.

– Je serai toujours là pour toi Jacquot. Tu es mon ami et je n'oublie rien, mais j'en ai marre de faire la guerre, comprends-tu ?

Il se dirigea vers la porte, laissant Calendreau dans un énorme brouillard d'incompréhension.

\*\*\*\*\*

Rendu à la rue, Jason réfléchissait. Il avait mûri sa décision et savait qu'elle serait compliquée pour lui. En tout et pour tout, il avait travaillé trois mois dans sa vie, trois mois qui l'avaient convaincu que l'asservissement à un patron et les règles imposées ne lui convenaient pas. Rapidement, il était reparti dans la délinquance, avait replongé et renoué avec le milieu judiciaire, puis carcéral.

Il avait dépassé la cinquantaine et décidé de vivre le reste de sa vie de manière plus conventionnelle. Il était intimement convaincu qu'il y arriverait : il y avait bien des toxicomanes qui redevenaient « clean ». Il lui fallait se faire à cette décision – qu'il avait considérée au départ comme une intruse – qui s'était insinuée dans son esprit de malfaiteur chevronné. Devenir honnête... Une gageure ?

Le pécule confortable provenant d'anciennes affaires – que Jacques lui avait gardé – l'aiderait à migrer du monde de l'ombre vers celui de la vie paisible d'un travailleur opiniâtre. Il savait aussi qu'en face, des hommes entraînés et motivés tenteraient de le faire replonger, des flics prêts à tout pour l'agrafer à leur palmarès. La hache de guerre n'était en rien enterrée pour eux.

Il était bien sûr conscient que cette mutation ne serait pas facile mais de la volonté, il en avait à revendre.

Sa rêverie l'accompagnant, il se dirigea vers les bureaux de Pôle emploi, situés trois rues plus loin.

Il en ressortit près de deux heures plus tard avec un sentiment mitigé. À grands pas, il se dirigea vers la Porsche stationnée non loin. Il savait que le standing même de cette voiture lui serait bientôt interdit, et il en savoura les derniers moments comme une religieuse admire un bijou avant d'entrer au couvent. Dans un vrombissement puissant, il prit la route pour se rendre à l'adresse de son rendez-vous. L'homme qui l'avait reçu à Pôle emploi avait en effet réussi à lui décrocher un entretien avec le chef du personnel d'une usine en banlieue bordelaise.

Les établissements Laramond arboraient de vieux bâtiments gris tout en longueur. La partie production était nettement démarquée de la partie administrative qui, seule, semblait avoir bénéficié des frais d'une rénovation.

Il poussa la porte vitrée et se présenta à une secrétaire à qui il tendit le papier du pourvoyeur d'emplois. Il eut droit à un sourire impersonnel quelque peu blasé.

« Suivez-moi, Monsieur. »

L'homme qui l'accueillit affichait un air affable et jovial. Les procédures de politesse expédiées, il s'adressa à Jason, qui avait été invité à prendre place dans un fauteuil spartiate.

– Nous manquons d'un manoeuvre à la chaîne d'approvisionnement du tissu. Seriez-vous prêt à accepter ce poste ?

– Pourriez-vous me donner des détails, s'il vous plaît ? demanda Jason tout sourire.

– Oui, excusez-moi, je commence par la fin. L'usine Laramond, enchaîna l'homme, produit tout ce qui est vêtements de sport, du maillot de football au survêtement et même aux

articles de camping : tentes, duvets, etc. Toute notre unité de production est là et nous avons besoin d'un manoeuvre pour compléter l'équipe qui approvisionne les chaînes de fabrication. Vous m'avez l'air robuste : ce poste vous conviendrait si vous êtes d'accord. Il s'agit d'acheminer, depuis l'aire de stockage jusqu'à la chaîne des coupeurs, des rouleaux de tissu assez lourds. Plus tard, si vous convenez, vous pourrez accéder à d'autres fonctions moins pénibles. Si vous le souhaitez.

Il énuméra alors les avantages en nature, le salaire et les horaires de travail. Il vanta l'entreprise en pleine expansion et ses cent vingt-cinq salariés fiers d'y appartenir. Tout ceci laissa Jason rêveur : sa reconversion allait s'avérer plus compliquée que prévu !

Néanmoins, c'est avec un sourire enjôleur qu'il remercia l'homme en acceptant le poste et en répondant à ses préoccupations : oui, il était libre tout de suite ; oui, il pouvait commencer dès le lundi suivant ; oui, il allait faire les papiers d'embauche avec la secrétaire et oui, il remerciait l'intéressé d'avoir retenu sa candidature.

Jason allait devenir quelqu'un, un travailleur anonyme comme des milliers d'autres. La société qui l'avait copieusement rejeté devrait tant bien que mal lui faire une place : il l'avait décidé.

Curieusement, son esprit dévia vers Marius, le surveillant de la centrale de Saint-Martin. Il sourit en pensant que le maton serait surpris s'il venait à apprendre sa récente velléité de réinsertion. Il venait de lui damer le pion, à ce brave type ! En découvrant qu'il pouvait être bon et droit, Jason fut pris d'un soudain émoi juvénile.

FIN DE L'EXTRAIT

# Table des matières complète

**Prologue**

**Chapitre 1**

**Chapitre 2**

**Chapitre 3**

Quatre ans...

**Chapitre 4**

**Chapitre 5**

**Chapitre 6**

Six ans... le début de l'errance.

**Chapitre 7**

Onze ans... les questions.

**Chapitre 8**

**Chapitre 9**

Douze ans... la révolte.

## **Chapitre 10**

Quinze ans... les premiers émois.

## **Chapitre 11**

Dix-sept ans... la dérive.

## **Chapitre 12**

Dix-huit ans... l'engagement.

## **Chapitre 13**

Legio Patria Nostra...

## **Chapitre 14**

## **Chapitre 15**

Les chiens de guerre...

## **Chapitre 16**

## **Chapitre 17**

## **Chapitre 18**

## **Chapitre 19**

## **Chapitre 20**

## **Chapitre 21**

## **Chapitre 22**

## **Chapitre 23**

**Chapitre 24**

**Chapitre 25**

**Chapitre 26**

**À propos de l'auteur**